



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII.

Québec (Province de Québec), Novembre 1869.

No. 11.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie : Novembre, A. Lemoine.—Le Rêve, L. de M.—Le Foyer, anonyme.—PÉDAGOGIE : L'Education, est l'art de développer les bons instincts.—Causerie avec les enfants.—Grammaire, (à continuer).—Arithmétique : Théorie élémentaire des nombres. Terquem, (suite et fin.)—AVIS OFFICIELS : Nominations : Examinateurs.—Commissaires d'Écoles.—Syndic d'École.—Erection et Annexion de Municipalités.—PARTIE ÉDITORIALE : Un Rapport d'Inspecteur.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin des Sciences Historiques.—Bulletin des Sciences Naturelles.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

NOVEMBRE.

LE FILS.

Quand le froid des hivers chasse les hirondelles
Loin de notre pays, dis, ma mère, où vont-elles ?

LA MÈRE.

Mon fils, d'un vol rapide elles passent les mers,
Et retrouvent ensemble, après un long voyage,
Un ciel bleu, du soleil et de grands arbres verts.

LE FILS.

Mère, il est donc là-bas un paisible rivage
Où ne grondent jamais les tristes vents du nord ?

LA MÈRE.

Oui.—Là-bas le printemps sourit aux hirondelles ;
Là-bas les jours sont beaux, là-bas les nuits sont belles ;
Là-bas la rose blanche a des fleurs immortelles,
Et la vigne toujours garde ses raisins d'or.

LE FILS.

O ma mère ! si Dieu nous eût donné des ailes,
Nous partirions tous deux comme les hirondelles !—
J'ai froid.—Pour nous bientôt le ciel clair s'éteindra ;
Ma mère, prions Dieu de nous donner des ailes.

LA MÈRE.

Mon fils, console-toi.—Dieu nous en donnera.—

ANDRÉ LEMOINE.

LE RÊVE.

Je me suis dit, en voyant l'hirondelle
S'enfuir au loin sur des bords plus heureux :
Hélas ! pourquoi ne puis-je pas comme elle
Au vent du soir abandonner mon aile—,
Et m'élançer vers les bornes des cieux ?

Je me suis dit en voyant la nacelle
Se perdre au loin sur les flots bleus des mers :
Hélas ! pourquoi ne puis-je pas comme elle
Au vent rêveur abandonner mon aile,
Et me jouer au sein des flots amers ?

Car je voudrais m'élançer vers un monde
Qui n'eût plus rien de nos sombres douleurs,
Où nos beaux jours coulissent comme l'onde,
Quand elle sort de sa grotte profonde
Et se répand sur des tapis de fleurs !

Où d'un printemps éternel le sourire
Fit à jamais oublier les hivers ;
Où le zéphyr établit son empire,
Où notre cœur ne fût plus qu'une lyre
Toujours vibrante et pleine de concerts.

Que dis-je, hélas ! pour gagner ce rivage
Il ne faut pas les ailes de l'oiseau ;
Il ne faut pas les longs plis d'un nuage ;
Il ne faut que le vent d'orage
Qui nous pousse vers le tombeau !

L. DE M.

Le Foyer.

Dans la maison inhabitée, voyez l'âtre éteint, ces pierres grises
devant ce fond noir et béant : cela est laid, cela est triste. Mais que
la maison se remplisse d'êtres vivants, quelle transformation s'accom-
plit ! Sur ces mêmes pierres, au milieu des cendres moelleuses, un
gai brasier respire, tandis que la flamme hardie, et joyeuse, et
chatoyante, lèche et blanchit la sombre paroi du foyer.

Le foyer, c'est l'âme de la maison.

N'est-ce pas près de lui, sur les genoux de sa mère, que l'enfant
aimé apprend à aimer à son tour ? Voyez-le jouer et sourire, tandis
que son regard ignorant et candide s'arrête sur le regard de ses
parents ou de son aïeule, comme pour leur demander la route et le
secret de l'avenir. Aux douces clartés du foyer, le premier enseigne-
ment qu'il reçoit, c'est l'amour.

Quand il grandit, quand les passions s'éveillent en lui, et que, inex-
périmenté, sans force et sans sagesse pour résister aux tentations qui
l'assiègent, sa jeune âme peut succomber sans retour peut-être, où